

"Un pur page-turner, impossible à lâcher."
Stephen King

DAVID KOEPP

AU RO RA

Nouveaux
Millénaires

AURORA

DAVID KOEPP

AURORA

roman

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Hélène Collon

Nouveaux
Millénaires

Collection Nouveaux Millénaires
dirigée par Thibaud Eliorff

Titre original
AURORA

© David Koepp, 2022
© Éditions J'ai lu, 2023, pour la traduction française

*Pour Melissa,
autour de qui je suis en orbite*

« Nous sommes là pour nous aider mutuellement
à franchir cette épreuve,
dont nous ignorons la nature. »

Dr Mark Vonnegut, dans une lettre à son père,
Kurt Vonnegut (1985)

L'événement de Carrington

Le 1^{er} septembre 1859, un nuage de plasma solaire géant saturé de lignes de champ magnétique, brassé dans les profondeurs de la zone convective du Soleil, entra en éruption dans sa corona et s'arracha à sa force gravitationnelle. Une éjection de masse coronale, ou EMC, n'a rien d'extraordinaire en soi quand on parle du Soleil : en règle générale, au pic de son activité cyclique, celui-ci en éructe trois ou quatre par jour terrestre. Mais ce jour-là, en 1859, donc, le dense nuage gazeux de l'EMC était nettement plus volumineux que d'habitude – environ la masse totale de l'Everest –, et son angle d'inflexion l'orientait précisément vers la Terre. Il s'ensuivit un chaos électromagnétique qu'on baptisa « Événement de Carrington », du nom de l'astronome britannique qui l'observa.

L'énergie solaire pénétra dans la magnétosphère de la Terre à raison de neuf millions de kilomètres-heure dix-sept heures après l'éruption et l'enveloppa d'électricité. Partout des opérateurs télégraphistes signalèrent que des langues de feu surgissaient de leurs tableaux de signalisation et que les interrupteurs relais en platine fondaient ; partout des gens rapportaient avoir vu le ciel nocturne s'illuminer au point qu'on se serait cru en plein jour. Des aurores boréales descendirent jusqu'à la latitude de Cuba et de la Jamaïque tandis que des aurores australes remontaient jusque dans le ciel de Colombie.

Heureusement, à cette époque le télégraphe était le seul réseau électrique de communication dans le monde, et il

pouvait être remis en service en quelques jours. Pour la très grande majorité des habitants de la Terre, la vie reprit aussitôt son cours normal, et la tempête solaire de Carrington ne fit guère qu'égayer la monotonie des derniers jours d'été.

Vingt-trois ans plus tard, le 4 septembre 1882, Thomas Edison mettait en marche les générateurs de la station de Pearl Street, au sud de l'île de Manhattan, créant ainsi la première centrale électrique américaine. L'humanité entamait sa marche vers sa dépendance totale à l'électricité.

En moyenne, une EMC majeure percute la Terre de plein fouet tous les cent cinquante ans.

Ce délai est désormais dépassé.

Première partie

AU COMMENCEMENT

I. Aurora (Illinois)

Mardi 14 avril, 6 h 32

Norman Levy avait ceci de remarquable que... tout le monde connaissait Norman Levy. Prof à l'université de Chicago, il attirait comme un aimant les gens doués et curieux de tout, et si vous étiez sur la même longueur d'onde que lui, il vous repérait vite. Les étudiants qui ne trouvaient à s'insérer nulle part se sentaient chez eux dans son bureau exigü, ou bien à sa table quand il les invitait à dîner, à prendre le café ou à boire un verre chez lui, dans sa maison en bois de Cayuga Lane, à Aurora. Physicien spécialisé dans l'étude du Soleil, Norman avait consacré sa carrière à son sujet de prédilection, mais son véritable et indéfectible centre d'intérêt, c'étaient les gens. Veuf et sans enfants, il collectionnait les amis comme d'autres les papillons – sauf qu'au lieu de les compresser dans un album il aimait les titiller, les questionner, les provoquer, bref, leur parler. Il en était sûr : il n'y avait rien de plus précieux au monde que la conversation.

Mais pas à 6 h 32. Ce fut pourtant l'heure exacte à laquelle le téléphone mural sonna dans sa cuisine, en ce mardi 14 avril. Debout devant l'évier, Norman regardait machinalement par la fenêtre en attendant que le café passe. Il émergea de sa rêverie précaféine et lança un regard noir à l'appareil. Une bribe de dialogue de film lui traversa l'esprit – « Aucun de mes amis ne m'appellerait à cette heure » –, ce qui était faux, d'ailleurs : ses amis l'appelaient n'importe quand ; inévitable quand on connaissait du monde dans tous

les fuseaux horaires. Norman s'approcha du téléphone en traînant les pieds et fit glisser ses lunettes sur son nez pour voir la provenance de l'appel : Silver Spring, Colorado. Il décrocha.

« Je croyais qu'on s'était mis d'accord », dit-il.

Une voix surexcitée à l'autre bout du fil lança : « Vous avez vu les images de GOES-16¹ ces dernières vingt-quatre heures ?

— Je vous signale qu'il est 6 heures et demie du matin, ici.

— Et pourtant je vous appelle. Donc, je vous laisse imaginer... »

Percevant le ton pressant de Perry St. John, Norman mit de l'ordre dans ses idées. Après son premier cours d'initiation à l'astrophysique, Perry était venu lui annoncer qu'il l'avait choisi comme mentor. Depuis, Norman l'aimait bien. Comment résister à un culot pareil ? Vingt ans plus tard, après un nombre incalculable de dîners, de coups de fil et de mails, Perry figurait parmi les éminents chercheurs de la station d'observation principale de la NOAA², chargée de la surveillance des phénomènes solaires. Il supportait tant bien que mal l'écrasante majorité de Blancs qui peuplaient son secteur d'activité, mais en avait vraiment marre de répéter que oui, Neil deGrasse Tyson avait effectivement été pour lui une source d'inspiration majeure. Toutefois, il était resté, même quand on l'avait propulsé dans les médias pour montrer qu'il y avait *aussi* des Noirs dans l'astronomie. Tout simplement parce qu'il était fait pour ça. Il aimait dire qu'il travaillait dans la météo, ce qui n'était pas faux, sauf qu'à côté des tempêtes qu'il observait les ouragans de catégorie 5 étaient des averses printanières.

1. Geostationary Operational Environmental Satellites, satellite géostationnaire couvrant l'Amérique via seize bandes spectrales à haute résolution spatiale et temporelle, opérationnel depuis 2017. (*Toutes les notes sont de la traductrice.*)

2. National Oceanic and Atmospheric Administration, agence de recherche et de régulation opérant dans la zone d'exclusion maritime des États-Unis.

Il répéta sa question : « Alors, vous avez vu des images du dernier cycle ? »

— Oui, hier soir, encore merci de m'avoir donné votre identifiant. Il y a de quoi y passer des heures, Perry. Des heures.

— Vous avez vu l'éruption ?

— Oui, et même deux. Grosses. Le SUVI¹ a détecté le phénomène. Comme ça a saturé les capteurs de flux extrêmes je n'ai pas revérifié depuis. Pourquoi vous me demandez ça ? »

Perry marqua une pause le temps de réfléchir. « Vous croyez que ces éruptions ont pu en masquer une secondaire ? Voire tertiaire ? »

Le froncement de sourcils de Norman s'accrut. « Pas impossible. L'irradiation a déjà atteint DSCOVR ? »

Depuis son lancement par la NASA, fin 2015, et son placement en orbite autour du point de Lagrange Terre-Soleil L₁, « point remarquable » d'équilibre entre l'attraction des deux corps, situé à un million et demi de kilomètres de la Terre, le satellite de météorologie spatiale « Deep Space Climate Observatory » relayait presque en temps réel à la NOAA des informations sur le vent solaire.

« Oui, répondit Perry. Elles vont manquer la Terre de sept degrés dans environ quarante-cinq minutes. Mais moi, je parle de ce qu'il y a *derrière*.

— C'est-à-dire ?

— Il y a eu une troisième éruption – angle d'inflexion égal à zéro –, qui se propage dans le milieu interplanétaire. La NOAA a posté de nouvelles images dans notre espace de *nowcasting*, allez voir. Je patiente. »

Oubliant son café, Norman emporta le téléphone sans fil dans son bureau et prit place derrière la grande table en chêne, initialement prévue pour trôner dans une salle à manger, qui lui servait de table de travail. Il ouvrit son ordinateur portable, coinça le combiné entre son oreille et son épaule et

1. L'imageur ultraviolet solaire de GOES-16.

alla aussitôt sur le site de la NOAA, qui affichait les images intégrées de GOES-16 et du « Solar Dynamics Observatory » de la NASA. Pour le profane, les séries d'images solaires et de lignes de données qui emplissaient l'écran auraient été indéchiffrables, mais pour quelqu'un qui, comme Norman, assimilait des données sous forme tant visuelle que quantitative depuis soixante-cinq ans, c'était l'équivalent astronomique d'un type debout au bord d'une falaise qui agite une lanterne en criant à tue-tête : « Le pont s'est écroulé ! », comme Schwarzenegger dans *True Lies*.

« L'angle d'inflexion est de... ? Vous pouvez répéter ?

— Zéro », s'exécuta Perry, sachant très bien que Norman l'avait entendu.

Ce dernier digéra l'information en silence. Mais en y réfléchissant à deux fois.

« Il doit y avoir une erreur, lâcha-t-il enfin.

— Dans l'hypothèse inverse, vous auriez le temps de faire tourner quelques modèles ?

— Je vous rappelle que j'ai quatre-vingt-huit ans ! Évidemment que j'ai le temps.

— Alors modélisez le rayonnement particulière au niveau de l'orbite géostationnaire.

— Sans blague. »

Tous les sens en éveil, Norman se concentra sur la tâche. Il réactiva un deuxième ordinateur portable, se connecta au tableau de bord de surveillance des EMC mis à disposition du public par le Goddard Space Flight Center de la NASA et entreprit de récupérer les données postées par les centaines d'amateurs passionnés qui, disséminés dans le monde entier, gardaient officieusement l'œil sur l'activité des éruptions solaires. Perry n'était pas le seul à avoir repéré la quantité inhabituelle de flux de protons et de rayons X éjectés depuis dix-huit heures. La communauté des observateurs solaires enregistrait, postait et interprétait à plein régime. Tout confirmait les dires de Perry : il n'y avait pas une éruption mais *trois*, chacune plus violente que

la précédente, et la luminosité extraordinaire des deux premières avait aveuglé le réseau de capteurs, qui n'avaient donc pas intercepté la troisième ; massive, celle-ci avait libéré une éjection de masse coronale qui filait à présent dans l'espace, dans le sillage solaire relativement dégagé des perturbations antérieures.

Complexes, les données que Norman entra dans le logiciel de modélisation dont il était l'auteur couvraient un large éventail de facteurs de risques physiques et technologiques pour les sources d'approvisionnement énergétiques de la planète face à l'effet potentiel d'un champ de plasma électromagnétique de cette taille et de cette intensité. Quand il finit par appuyer sur la touche *Entrée*, et que le résultat final s'afficha dans une fenêtre clignotante sur son écran, Norman eut la sensation que le sol se déroba sous ses pieds.

« Merde !

— Qu'est-ce que ça donne ?

— Mon modèle ne colle pas. Attendez, j'en lance un autre. » Il effaça le résultat et recommença à partir d'informations issues de divers sites de recueil de données à travers le monde, sur un scénario différent, en faisant varier l'amplitude et la direction des champs électriques aussi largement que le lui permettait son imagination. Dans l'espoir de parvenir à un autre résultat.

Dans l'espoir de s'être trompé.

À la NOAA, devant ses écrans, Perry écoutait le cliquetis frénétique des touches du clavier sous les doigts de Norman. Si le vieux professeur avait été un des plus grands chercheurs de son temps dans le domaine des phénomènes solaires, ce n'était pas par hasard : ses modèles ne se trompaient jamais. À terme, le premier résultat qu'il avait se révélerait être le bon, Perry en était sûr. Mais il savait aussi qu'il ne fallait pas l'interrompre. Alors, pour tromper son impatience, il fit tourner ses propres modèles.

Derrière lui, ses collègues à l'esprit encore embrumé à cette heure matinale se demandèrent ce qu'il pouvait bien fabriquer. Un mug « C'EST COMME ÇA, UN POINT C'EST TOUT » à la main, Ken Murtagh vint jeter un coup d'œil par-dessus l'épaule du jeune prodige qui s'activait furieusement à son poste de travail. De l'autre côté, Terry Fitzpatrick, que son petit-enfant avait tenu éveillé toute la nuit et qui tenait à peine debout, se borna à faire rouler son fauteuil par petits bonds jusqu'à celui de Perry, et épia à son tour ses écrans.

Voyant les images et les flux de données qui s'y succédaient, Ken regarda le jeune chercheur d'un air soupçonneux. « Qu'est-ce que c'est ? Tu joues à un jeu ? » Les chiffres ne pouvaient pas correspondre à la réalité.

Terry examina brièvement les données, puis reporta son regard sur Perry, remonta ses lunettes sur le dessus de sa tête et s'enquit :

« Ça va passer à ras ? »

— J'ai peur que non. »

Fitz observa l'écran en silence, le temps d'absorber l'information. Perry continuait d'entrer des chiffres dans ses simulations. « Dans combien de temps ? »

Perry avait lui aussi coincé son téléphone entre tête et épaule ; s'avisant que son cou lui faisait mal, il laissa tomber l'appareil sur son bureau pour mieux poursuivre sa tâche. Ses deux collègues entendirent la voix fébrile de Norman lancer à l'autre bout du fil : « Hé ho ! Vous êtes toujours là ? » Mais Perry tapait de plus belle sur ses claviers, passant d'un modèle à l'autre. Chacun finissait par afficher « TERMINÉ » en émettant un son. Et le résultat était partout le même, ou presque.

« Perry, reprit Fitz sur un ton plus pressant. On a combien de temps devant nous ? »

La voix de Norman coassait toujours, déformée par le récepteur. Murtagh retourna le téléphone et mit le haut-parleur. Tout à coup, on l'entendit dire – trop fort :

« ... pas faux ! Mes chiffres ne sont *pas* faux ! »

Dans toute la salle, des têtes se tournèrent. Quelques personnes s'approchèrent. Norman criait toujours. Perry leva la main pour faire cesser la discussion animée qui se déroulait dans son dos et appuya sur la touche *Entrée* pour lancer une dernière simulation. Le verdict, accompagné d'un son d'alerte, ne se fit pas attendre.

Perry baissa les yeux sur son téléphone, toujours posé sur le bureau. « Norman ? Vous êtes encore là ? »

— Ouais.

— Vous avez fini ?

— J'ai fait tourner trois fois le modèle, avec le protocole du nouveau transformateur de Convac. Et vous ?

— Idem. » Perry s'éclaircit la voix. « C'est du niveau de Carrington, non ? » Les sept hommes et femmes assemblés derrière lui attendirent la réponse de son mystérieux correspondant sans quitter du regard le téléphone. Aucun ne connaissait son identité, mais, curieusement, tous se fiaient d'instinct à son verdict.

Norman répondit d'une voix rauque : « La trentième année, le cinquième jour du quatrième mois, comme j'étais parmi les captifs du fleuve du Kebar... »

Murtagh intervint, l'air de celui à qui on ne la fait pas : « Excusez-moi, mais on peut savoir qui vous êtes et ce qu'on fait, là ? »

Norman acheva sa citation sans se laisser démonter. « ... les cieux s'ouvrirent et j'eus des visions divines. »

Perry releva les yeux vers Murtagh. « C'est dans la Bible.

— Sans blague ? Et pourquoi il nous cite la Bible, le vieux ?

— C'est la vision d'Ézéchiél. La toute première mention d'un événement auroral, selon certains ; en 593 av. J.-C¹. »

1. « Je regardai, et voici, il vint du septentrion un vent impétueux, une grosse nuée, et une gerbe de feu, qui répandait de tous côtés une lumière éclatante, au centre de laquelle brillait comme de l'airain poli, sortant du milieu du feu. » (Ézéchiél 1:4.)

Fitz lui posa la main sur l'épaule. « Combien de temps avant que ça arrive jusqu'à nous ?

— Entre sept et douze heures. À un cheval près. Le vent solaire est extrêmement variable. »

L'autre se redressa et regarda Murtagh qui, déjà pâle de nature, était devenu carrément livide.

« Alors on se coupe du réseau ? On passe en îlotage ?

— Je n'ai pas dit qu'on en était là. Et vous ?

— Ken, on va vers un black-out mondial.

— J'annonce qu'on passe en régime réduit, alors ? dit Murtagh.

— C'est tout ce que ça t'inspire ? Tu peux aussi dire aux gens de mettre des lunettes de soleil, tant que tu y es. Combien de transfos de mille ampères et plus datent d'avant 1972 sur le réseau ?

— De mémoire, je dirais au moins deux mille. »

Fitz acquiesça et réfléchit à voix haute. « Commence par ceux-là. Je vais essayer de savoir à peu près dans quelle proportion des dix mille autres la température maximale des enroulements peut encaisser trente ampères par phase en courant continu sans exploser.

— Il vaudrait mieux tabler sur cinquante, intervint Perry en secouant la tête.

— Va pour cinquante », dit Fitz qui, désormais en pleine possession de ses moyens, avait oublié sa fatigue.

Murtagh, en revanche, semblait figé sur place. « Je ne sais même pas par où commencer.

— Tu n'y es pas, dit Fitz en le regardant droit dans les yeux. C'est tout le pays qu'on va devoir mettre en silo. »

À Aurora, Norman posa lui aussi son téléphone sur son bureau et laissa les autres débattre dans l'écouteur. Puis il se releva avec effort de son fauteuil et contempla un instant le matériel de radioamateur complexe qui encombraient toute une

extrémité de sa table de travail. Bientôt, songea-t-il, ce sera le seul moyen de communiquer.

Il alla se tenir devant sa grande fenêtre, qui donnait sur le fond de l'impasse. On entrevoyait les premières lueurs du jour, mais le soleil n'était pas encore levé. Les maisons étaient encore plongées dans le noir, hormis, çà et là, une terrasse restée allumée toute la nuit. Soudain, l'éclairage public à vapeur de mercure s'éteignit, comme tous les matins, les capteurs ayant détecté qu'il n'avait plus de raison d'être. Norman tourna son visage vers le ciel, où la lumière du soleil se reflétait encore sur la surface de Vénus. Les contours vaporeux de la couronne solaire surgirent peu à peu de la cime des arbres. Il en observa la brûlante circonférence voilée jusqu'à ce que ses yeux s'emplissent de larmes. Alors seulement il se détourna.

Les paupières closes, il s'efforça s'imaginer les conséquences au niveau mondial, mais en vain. La planète était trop grande, ses réseaux trop complexes. Ça dépassait ses capacités mentales. Tout, absolument *tout* allait être ramené à l'échelon local. Tout ce qui comptait dans sa vie tenait à ce qui allait se passer dans son quartier, ce qu'allaient devenir ces gens et leurs proches, les choix qu'ils allaient faire, l'écheveau dont ils allaient tisser ensemble les répercussions.

Norman se prépara mentalement à la tempête qui s'annonçait.

2. Aurora

11 h 43

Aubrey Wheeler contempla son vernis à ongles écaillé en cherchant vainement à se souvenir du dernier homme qui lui avait plu. En tout cas, les deux qu'elle avait sous les yeux ne correspondaient pas à la définition.

Le congrès dont elle revenait était à Kansas City, donc, au choix, neuf cents kilomètres de route pénible – soit huit heures pour six heures de présence sur place – ou bien un avion bondé sur une compagnie aérienne merdique. Elle avait opté pour la deuxième solution, un vol super *low cost* en placement libre. Après un embarquement du style « premier arrivé premier servi », elle s'était retrouvée coincée entre deux types qui avaient dû être les footballeurs vedettes de leur lycée et qui, apparemment, n'avaient pas bien saisi la notion d'espace personnel. Comme elle n'avait aucune intention de stresser et d'enrager pendant l'heure et demie de vol, Aubrey avait pris un Xanax – mais trop tôt dans la journée. Résultat, c'était le cerveau embrumé, de mauvais poil, et vaguement déprimée qu'elle rentrait de O'Hare, l'aéroport de Chicago.

Enfin, pas si vaguement que ça, d'ailleurs. Aubrey avait ses raisons. Elle savait ce qui l'attendait. À une époque (qu'elle se rappelait à peine), elle rentrait de ses déplacements professionnels toute revigorée, reposée, car ces voyages étaient l'occasion de fuir momentanément Scott et Rusty, de dormir mieux et plus longtemps, de lire et de manger ce qu'elle voulait sans se soucier de ce que voulaient les autres. Il était bien fini, ce

temps-là. Depuis un bail. Enfoui sous la poussière du Covid, envolé avec sa tranquillité d'esprit, ses plus belles années, et son couple.

Avant la pandémie, la société d'organisation de congrès qu'elle avait fondée et qu'elle dirigeait marchait bien. Et puis du jour au lendemain, les gens disposés à se réunir dans une salle climatisée sans fenêtres avec cinq cents inconnus avaient disparu, et Aubrey avait vu la faillite se profiler à brève échéance – quelques mois. Elle avait mis tout son personnel en chômage technique. Mais au bout de trois jours, ou plutôt trois nuits blanches, elle avait eu une Illumination qui, en fait, commençait à se répandre assez vite dans le monde de l'entreprise : dorénavant, pourquoi sortir de chez moi pour aller travailler ? En soixante-douze heures, elle avait fait intégralement migrer sa boîte sur Zoom. En une semaine, elle avait réembauché la moitié de ses salariés. Au bout d'un an dans cette configuration, elle en avait presque autant qu'avant l'épidémie. Et plus de clients que jamais, prêts à payer autant, sinon plus, pour le confort de participer à un congrès bien en sécurité depuis chez eux. Évidemment, il y avait aussi quelques emmerdeurs pour exiger de nouveau des événements en présentiel – d'où l'aller-retour Aurora/Kansas City qu'Aubrey avait dû faire contrainte et forcée. Mais désormais, 90 % de son travail se faisait en ligne et dégageait des bénéfices. Elle avait même réussi à se verser un salaire décent, ce qui avait bien arrangé cette merde de Rusty – un vrai vampire.

Oui, elle proférait des insultes de bas étage à l'égard de son ex-mari. Et alors ? Elles décrivaient parfaitement ses principaux traits de caractère. Rusty était une merde au sens premier du terme (« matière fécale expulsée par l'organisme ») : à cause de lui elle avait gaspillé une quantité faramineuse de temps, d'efforts et d'amour, et deux ans plus tôt elle l'avait effectivement expulsé de son corps. Quant à « vampire », dans l'acception « personne exerçant sur autrui une prédation sans scrupules », il le définissait bien aussi. On pouvait même lui

appliquer la première acception : « monstre suceur de sang ». Il avait aspiré tout son élan, toute son énergie ; sur la fin, elle se sentait vide, inutile comme un vêtement abandonné, jeté en vrac sur le plancher.

Ce n'était pas entièrement la faute de Rusty, elle le savait. Elle le revoyait tel qu'il était quand ils s'étaient rencontrés : puissant et conscient de l'être, plein de confiance en lui et d'autant plus séduisant – sans les côtés négatifs –, il irradiait la force et l'autorité, non comme un vulgaire hâbleur mais avec, en fond, tacitement, un côté « Je n'ai pas besoin d'utiliser ma force ». Rusty était entrepreneur dans le bâtiment, compétent et honnête, à la tête d'une société florissante. Aubrey, qui avait toujours gagné sa vie en se servant de sa tête, aimait bien l'idée qu'on la gagne avec ses mains. Mais par-dessus tout, ce qui lui avait plu chez Rusty c'était qu'il était tout le contraire de son frère : charnel, les pieds sur terre, sans aucun esprit de sérieux. Aubrey l'avait aimé. Et puis un jour, ça n'avait plus été possible.

Les dernières années, il buvait jusqu'à sombrer dans l'inconscience (c'était déjà le cas du temps de son premier mariage, mais Cheryl Anne ne l'avait pas prévenue...). En fin de compte, ça lui avait un peu facilité la tâche, car le type qu'elle avait aimé n'existait plus. Il avait été remplacé par un étranger qui n'était pas le bienvenu. Petit à petit, puis de plus en plus vite, celui qu'elle croyait connaître était tombé dans la biture, la dope, les crises de rage, les heures interminables perdues à jouer au poker... Aubrey pensait aussi qu'il s'était embringué dans une histoire pas nette, vu les absences inexplicables à pas d'heure pour aller faire on ne sait quoi avec un pote pas clair. Non, décidément, il fallait qu'il fiche le camp de la maison qu'ils avaient achetée ensemble, et de la vie qu'ils avaient planifiée jusque dans les moindres détails.

Le problème, la mauvaise surprise finale, la flèche du Parthe, comme on disait, c'est que Rusty n'avait pas tout emporté en partant. Il avait laissé Scott. Ou plutôt, Scott était resté. Le fils qu'il avait eu de son premier mariage avait alors quatorze ans,

l'âge de s'attirer des ennuis, et ça n'avait pas raté. L'âge aussi de comprendre que sa mère habitait loin et se moquait bien de lui – ce qui était exact. Mais pas encore l'âge de savoir qu'en faisant les bons choix, il pouvait échapper au cercle vicieux négligence-toxicomanie merdique où ses deux parents s'étaient consumés. Concernant Scott, donc, le verdict était en suspens.

Étant des hommes, et originaires du Midwest, en plus, Scott et Rusty n'avaient évidemment pas discuté des conséquences matérielles de la séparation. Au lieu de ça, ils en avaient brusquement pris conscience un matin, un quart d'heure après la décision de Rusty : « Va chercher tes affaires et attends-moi en bas. On se casse », avait-il dit à Scott. Mais Scott n'était allé ni chercher ses affaires ni attendre son père en bas.

Rusty avait donc braillé dans l'escalier (un vieux machin branlant qu'il devait remplacer depuis quatre ans, promis juré, il allait le faire) : « Bon, alors, tu viens ou quoi ?

— Va te faire foutre », avait répondu son fils sur le même ton, derrière la porte de sa chambre.

Rusty avait regardé Aubrey, qui se tenait sur le seuil de la cuisine, appuyée contre le montant de la porte, ni dedans ni dehors, comme si aucune place précise ne lui convenait plus.

« C'est toi qui as manigancé ça ? »

Elle s'était contentée d'un regard furibond. *Tu es sérieux, là ?*

Rusty avait ensuite crié à son fils : « C'est maintenant ou jamais ! »

À ce stade, certains ados auraient vociféré de vagues imprécations avant de lui claquer la porte au nez. D'autres auraient monté le volume de la musique – Death Grips, par exemple, un groupe de rap particulièrement abrasif (seul pouvait rivaliser avec Death Grips un bruit du papier alu mâché tout contre votre oreille). Scott Wheeler, lui, s'était contenté d'ouvrir sa porte, de regarder son père depuis le palier et, posant l'index et le majeur de sa main droite contre son front en guise de salut nonchalant, avait répliqué :

« Adios, taré. »

Rusty avait ramassé son sac et fichu le camp.

Ce matin-là, à 10 h 47, Aubrey, trente-six ans, sans enfant, célibataire de fraîche date, s'était sentie prête à profiter de toutes les grisantes aventures que sa nouvelle vie lui réservait. À 10 h 48, elle s'était retrouvée avec un ado de quatorze ans à élever. Qui n'était même pas le sien.

Hé ho, la vie ! C'est pas ça que j'avais demandé, moi.

C'était pour aller retrouver Scott qu'Aubrey rentrait à vive allure. Il était un peu plus de 13 heures. Si la circulation le permettait, elle serait chez elle vers 14 heures, ce qui lui laissait largement le temps de fouiller sa chambre avant qu'il rentre du lycée. Elle s'était arrangée pour qu'il passe deux nuits chez un copain pendant son absence, mais elle ne se faisait pas d'illusions. Ce qu'il voulait, c'était passer la nuit avec Caprice dans la maison de Cayuga Lane débarrassée de sa propriétaire. Elle en était presque sûre. Scott avait eu quinze ans six mois plus tôt ; aux yeux d'Aubrey, c'était trop tôt pour perdre sa virginité, mais ça, c'était entre lui et ses partenaires consentantes. Ce qui l'inquiétait, c'étaient plutôt les substances interdites aux moins de dix-huit ans.

Les deux parents de Scott étaient alcooliques. Le jeune homme avait la génétique contre lui, et Aubrey était bien décidée à ne pas le laisser sombrer dans l'addiction tant qu'il était sous sa responsabilité. Une semaine avant de partir, elle avait caché dans la maison trois caméras de surveillance connectées en wifi à une appli sur son smartphone. (Elle pouvait y accéder à tout moment pourvu qu'il y ait assez de réseau.) Une dans la cuisine, dans une pile de livres de recettes, une dans le salon au milieu de jeux de société délaissés et la troisième planquée parmi les dizaines de bouquins non lus qui garnissaient les étagères dans la chambre du gamin.

Celle-là, Aubrey l'avait coupée vite fait après avoir voulu en tester le fonctionnement quelques jours avant de partir ; elle était tombée par hasard sur une certaine activité caractéristique

de tout ado normalement constitué à laquelle elle n'avait pas pensé. Comment aurait-elle pu, d'ailleurs ? Elle n'avait jamais été un garçon de quinze ans. En définitive, les caméras n'avaient servi à rien ; il aurait fallu qu'Aubrey soit dans la maison et connectée au wifi. Dès qu'elle avait pris la route de l'aéroport, les images avaient disparu. La maison était donc restée sans surveillance, numériquement parlant, pendant toute son absence. Elle avait parlé à Scott depuis Kansas City, et il avait juré qu'il était chez son pote Julian comme convenu. Ça lui avait donné l'idée d'installer une appli de traçage sur son téléphone à la première occasion. Bref, elle savait qu'il n'était rien arrivé à Scott, mais voulait quand même passer sa chambre au peigne fin, au cas où.

Son Uber traversait à présent Stolp Island, cœur battant du centre-ville d'Aurora, Illinois... en réalité, deux cents mètres de magasins définitivement fermés, un cinéma décrépit et une salle de jeu de seconde zone avec des machines à sous. Aubrey avait grandi à West Aurora, à quelques kilomètres de là, dans une grande maison confortable avec ses parents et son frère aîné. Ça au moins c'était un centre-ville, et chouette – pas comme à Chicago, avec des paumées plein les rues ; un vrai centre où on pouvait prendre *Les Aventures d'Archie* en BD sur un présentoir métallique à la quincaillerie/marchand de journaux Ben Franklin. En réalité, Aubrey n'avait jamais vu ni *Aventures d'Archie*, ni présentoir métallique, ni Ben Franklin de sa vie, enfant ou adulte, mais elle en avait entendu parler dans les films ou les livres et s'en faisait une représentation idéalisée, voire carrément romantique. Elle avait espéré que ses gosses grandiraient dans ce genre d'environnement, en sécurité. Entre-temps son frère était parti chercher fortune ailleurs, mais elle, elle était restée, en quête d'une ville qui n'existait plus depuis cinquante ans.

En revanche, Cayuga Lane, sa rue, correspondait au modèle qu'elle édifiait dans sa tête depuis son enfance. À dix minutes du centre, c'était une impasse bordée de six maisons datant

pour la plupart des années 1920 ou 1930, à part celle du fond, qui remontait aux années 1850 – une de ces maisons victorienes à toit plat et à deux étages qui, jadis très en vogue, n'avaient pas survécu longtemps au boom immobilier de la Seconde Guerre mondiale. Elle avait réussi à rester debout moyennant une restructuration et une isolation totales. Mais en 1958... Ensuite, on l'avait laissée se dégrader peu à peu, d'abord gentiment, puis pas gentiment du tout, jusqu'à la période où Rusty et Aubrey l'avaient découverte. Elle était alors dans sa phase « Terrain idéal, démolition à prévoir ». S'ils avaient pu l'acheter, d'ailleurs, c'était uniquement grâce à cela. La décrépitude. Ils savaient qu'il y aurait des travaux, mais Rusty était de la partie, ils étaient jeunes et amoureux et ils avaient hâte de s'y attaquer ensemble, à ça et à tout le reste.

Et puis ça leur avait passé.

À présent la maison avait cinq ans de plus, Aubrey aussi (certains jours elle aurait plutôt dit quinze), et une fois de plus elle devait réparer ce qui ne pouvait sans doute pas l'être. Les rares fois où elle revoyait son frère, il se moquait de son entêtement à toujours vouloir tout remettre en état, tout recycler, comme quand ils étaient adolescents. Lui qui buvait *une* gorgée de jus de fruits et jetait la bouteille (en plastique) ; qui dénonçait le recours à la main-d'œuvre étrangère bon marché tout en en profitant largement ; qui envoyait tous les dix-huit mois à la décharge un ordinateur et un smartphone bourrés de métaux rares, en état de marche ou non... se permettait de railler sa sœur quand elle s'escrimait à reprendre son chemisier préféré.

Le Uber la déposa devant chez elle. Elle remonta prestement l'allée ; les roulettes en plastique de sa valise bon marché protestèrent en passant sur les dalles inégales et cassées par endroits. Aubrey devina avant d'atteindre le seuil que Scott était là, en violation directe de leur accord puisqu'il devait rester chez Julian jusqu'à ce qu'elle l'appelle. Ce grand génie machiavélique aurait dû penser à fermer la porte, s'il voulait

passer inaperçu... De fait, elle entendait la télévision marcher à plein volume dans le salon.

En entrant elle vit Scott de dos, devant le Sony 77 pouces qu'il l'avait persuadée d'acheter. Comme c'était peu après le départ de son père, Aubrey avait espéré que la télé le retiendrait au salon, lieu de passage où ils pourraient communiquer, où elle pourrait lui dispenser des conseils bienveillants, et l'empêcherait de s'enfermer dans sa chambre vingt-quatre heures sur vingt-quatre. En réalité, c'était elle qui avait besoin d'un délai pour retrouver un équilibre ; pendant ce temps-là, la télé occuperait Scott.

En entendant la porte, il tourna la tête et lança d'un air ahuri : « Ah, tu es rentrée ? »

— Oui, et je vois que toi aussi. »

Il plissa le front. « J'avais pas prévu ça.

— C'est clair. » Elle referma la porte et poussa son bagage dans un coin.

Scott reporta son attention sur l'écran. Bizarrement, il regardait les infos en continu, ce qui n'était pas dans ses habitudes. Toujours le dos tourné, il déclara : « Tu devrais venir voir ça.

— Je monte me changer et ensuite, il faut qu'on ait une petite discussion, toi et moi. Ce n'est pas ce qu'on avait convenu, et je suis très déçue. »

Scott ne la regarda même pas. Sur l'écran, trois journalistes débattaient avec animation d'un sujet qui, selon toute probabilité, n'en valait pas la peine. Histoire de souligner son propos, Scott agita l'index, désignant toujours la télé : « Non mais *vraiment*, tu devrais écouter ça. »

Sans plus lui prêter attention, Aubrey mobilisa l'énergie qui lui restait pour monter l'escalier en faisant le plus de bruit possible. Les marches grincèrent sous ses pieds. Arrivée en haut, elle bifurqua vers la chambre du gamin au lieu de sa chambre à elle, cette fois d'un pas plus discret. Elle ouvrit la porte sans bruit et jeta un coup d'œil circulaire. Comme d'habitude, le lit était en proie à un chaos indescriptible ; même en y mettant

du sien, on n'aurait pu lui donner l'air plus défait. Il y avait des fringues partout ainsi que des restes de nourriture et, éparpillés sur toutes les surfaces planes, des verres où fermentaient des liquides pâteux de diverses couleurs.

Aubrey alla ouvrir successivement tous les tiroirs de la commode et passa la main à l'intérieur. Pas de bouteilles planquées. Pas de sachet d'herbe sous le matelas ou dans la table de nuit, pas d'odeur de fumée. Elle renifla les verres : des boissons sucrées mais non alcoolisées, apparemment. Estimant avoir assez fouillé, elle s'apprêta à ressortir, satisfaite. Une raison de moins de se disputer avec Scott. Mais ce faisant, elle vit trôner en évidence, sur la même commode, un flacon de médicaments.

Il n'avait même pas pris la peine de le cacher.

Une fois redescendue, elle alla se planter entre Scott et l'écran géant et posa le flacon entre eux deux, sur la table basse. Il y jeta un coup d'œil et haussa les épaules.

« Je ne savais pas que tu rentrerais si tôt. » Il se pencha sur le côté pour continuer à regarder la télé.

« On peut savoir ce que tu fous avec ça ? »

— On ne pourrait pas en parler plus tard ? »

Elle réprima son envie d'exploser. « Scott ! C'est un opioïde ! »

— Ouais, ouais.

— Je l'ai depuis que j'ai dû me faire dévitaliser une dent.

— Ah ? Ouais, c'est logique. Et ça va, la dent ne te fait plus mal ?

— Mais ça va pas, non ?

— Je ne savais pas que tu rentrerais si...

— Arrête avec ça ! Tu as fouillé dans mon armoire à pharmacie, ou plutôt non, dans le meuble de *ma* salle de bains, à la recherche d'opioïdes, et tu les as pris ! Je te signale que tu as quinze ans ! Des opioïdes, bordel ! »

Cette fois, elle avait réussi à capter son attention.